

JOURNAL EN PUBLIC

MAURICE NADEAU

Notre ami Paol Keineg, poète, qui professe depuis tant d'années en Caroline du Nord, a pris la juste mesure des événements : « Trois millions de personnes dans la rue pour célébrer les 40 ans de *La Quinzaine*, avouez que vous avez vu les choses en grand », nous écrit-il, légèrement étonné tout de même.

Il n'est pas le seul à nous avoir écrit d'Amérique. Mario Maurin, de Bryn Mawr College, près de New York, depuis si longtemps lui aussi à suivre de près nos écritures, s'exclame : « Avoir choisi le 22 mars pour votre réception d'anniversaire ! Vous avez toujours eu le sens de l'à-propos ». Ne nous vantons pas des missives flatteuses reçues d'autres continents. J'avais raison de ne pas m'en faire : les 40 ans de *La Quinzaine*, cela a fait du bruit. Sauf à Pompidou, juste en face de notre 135 rue Saint Martin. Marianne Alphant a pensé qu'un petit débat à Beaubourg sur les 40 ans de son voisin d'en face ne méritait pas d'écorner son budget. Elle a le sens de l'économie, Marianne. On l'aime bien quand même.

Plaisanteries à part, beaucoup de cœurs ont battu à l'unisson ce 22 mars, à la *tarde*, dans les salons du Centre National du Livre. Deux à trois centaines d'amis proches sont venus se réjouir ensemble de notre déjà longue existence. Merci au nouveau directeur du CNL, M. Benoit Yvert, d'avoir honoré de sa présence ces agapes peu livresques. Merci aux trois éditeurs que nous avions invités. La fête est finie. Revenons sur terre.

Parce qu'en effet mes lectures ont été coupées par les événements. Moins ceux de la rue où je n'ai guère loisir d'aller crier « A bas le CPE ! », — on dit d'ailleurs qu'il est enterré avec son pervers inventeur, — que par cette *party* que nous nous devions de ne pas rater. Outre que nos quarante ans ont eu des effets médiatiques secondaires. Merci à Claire Devarrieux, à Alain Veinstein et Frédéric Bonnaud, à notre Colette rue Rambuteau, à la librairie Quartier Latin à Bruxelles ! Promis : nous ne récidiverons pas de sitôt.

J'étais en train de lire *Docteur Pasavento*, le dernier ouvrage d'Enrique Vila-Matas traduit en français. Cet auteur barcelonais (ex-locataire de Marguerite Duras), dont je suis devenu un fan. Depuis, je l'ai même relu le fameux *Docteur*, et si je trouve qu'après la

350^e page, Enrique tire un peu sur la ficelle, je n'en suis pas moins dans la même admiration hypnotique que pour son *Mal de Montano* ou ses *Bartleby-s*.

Il lui faut un modèle, à Enrique, à partir duquel il puisse broder, rêver, imaginer, nous dorer la pilule. Cela a été Kafka avec *Enfants sans enfants*, Melville, quelques suicidés exemplaires de ses connaissances, avides de disparaître, et, bien sûr, il a lu Breton, Blanchot et quelques autres. Il ne tombe pas de la lune, Enrique, il ne craint pas de laisser deviner ses sources.

Cette fois, on retrouve Blanchot, pour qui l'écriture est absence et vœu de silence, à défaut de disparition de l'auteur, changement d'identité, vocation du neutre, aspiration au néant. En voici d'autres, comme Pynchon, le romancier américain auteur de *V*, disparu dans une vie vagabonde et qui ne s'est jamais laissé photographier, sauf quand il était très jeune. Et surtout le Suisse Robert Walser qui passa les vingt-deux dernières années de sa vie dans l'asile psychiatrique d'Herisau, près de Lausanne, avant de mourir un jour de Noël sur un chemin de neige dans la montagne. Walser, cet immense auteur de l'*Institut Benjamenta* et de ces micro-textes dont nous parlions ici récemment, Walser qui ne voulait écrire que sur des riens, n'aspirait qu'à être rien. Une fois de plus Vila-Matas met en scène, avec maestria, le thème qui depuis longtemps le hante : celui de la mort du sujet en Occident, celui de la disparition.

Son « Docteur Pasavento » c'est lui-même, Vila-Matas, venu à Paris pour la promotion de son dernier ouvrage et que son éditeur loge à l'Hôtel de Suède, rue Vaneau, dans le 7^e arrondissement. L'écrivain, encombré de sa célébrité, fuit ceux qui pourraient le reconnaître, se travestit en psychiatre. Il parle et agit comme tel, ayant eu sans doute quelque formation médicale, avant que cette nouvelle personnalité ne l'encombre à son tour et qu'il se fasse passer pour un autre docteur (Ingravallo en l'occurrence). Mais voici qu'un autre écrivain, Pynchon, le hante, il se fait passer pour lui, avant de choisir une nouvelle incarnation : d'un auteur autrefois connu, aujourd'hui à peu près disparu, Emmanuel Bove, l'auteur notamment de *Mes Amis* dans les années vingt, qui, précisément, se trouve avoir logé rue Vaneau.

Cette rue Vaneau, que je connais mais que

je me promets d'arpenter en nouvelle connaissance de cause, c'est la rue de Gide, souvenez-vous, le plus illustre de ses habitants, mais c'est aussi, grâce à Vila-Matas, celle de Saint Exupéry, ou de sa femme, de la pharmacie Dupeyroux, de l'ambassade de Syrie, de l'hôtel de Suède d'où il a vue sur Matignon, d'un singulier immeuble au rez-de-chaussée à trois fenêtres derrière lesquelles tous les soirs vers vingt heures se figent trois silhouettes. Il découvre que dans cet immeuble a logé Karl Marx lors d'un de ses séjours à Paris et qu'y est née sa fille Jenny. Un monde ressuscite, à la fois réel et imaginaire, poétique, mythique ! Je ne pourrai plus me promener rue Vaneau sans penser à Vila-Matas. Comme je ne peux évoquer le boulevard Bonne-Nouvelle sans penser à Breton et à sa Nadja.

Il en va de même pour l'expédition de Pasavento en Suisse, sa visite à Herisau, l'asile où Robert Walser a terminé sa vie. Le voici à la fois psychiatre et Walser le patient dont on ignore qu'il est l'écrivain des riens. Ou quand l'auteur qui signe Vila-Matas donne à croire qu'en son jeune temps il fut étudiant en psychiatrie, ou jeune mandarin, à Naples. Ou quand, mais on ne sait plus qui il est, peut-être n'en sait-il rien lui-même, un ectoplasme, il voit ses parents se noyer dans l'Hudson, s'invente une adolescence américaine dans un Broadway qui se confond avec son enfance à Barcelone. Vila-Matas, ne délire pas. Ou plutôt, son délire est greffé de telle façon sur les réalités les plus terre-à-terre que s'ensuit un mélange détonant. Exercices de haute voltige qu'on regarde les yeux écarquillés.

Chemin faisant, Vila-Matas évoque le Chilien Robert Bolaño, dont Jacques Fressard nous a récemment entretenu dans *La Quinzaine*. Et qui, venu s'installer à Barcelone où il est mort, à cinquante ans, en 2003, est hanté, lui aussi, par la disparition. Je n'ai pu que lire les premiers chapitres de *Détectives sauvages*, ceux où il met en scène un groupe de jeunes poètes de Mexico dont je connaissais l'existence tout à fait réelle il y a une cinquantaine d'années, et je vois la parenté de ces deux romanciers, Vila-Matas et Bolaño, capables de transmuier ce qu'on appelle le réel non seulement en fiction, ce que fait tout romancier, mais en ce qu'il faut

bien appeler une surréalité, qui est autre chose que le bon vieux fantastique. Quelque chose de nouveau, qui n'a pas à voir davantage avec l'autofiction à la mode. Je me dis qu'après de cet Espagnol et de ce Chilien, les aspirants romanciers français feraient bien de se renseigner. Je sais : nous avons Modiano, Michon et Echenoz, ce n'est pas rien.

J'étais également en train de lire *American Vertigo*. Tout le monde en a parlé, je n'insisterai pas. Ce que je me demande, tout de même, c'est pourquoi on en veut tellement à B.H.L. Pourquoi on le déteste à ce point. Le personnage est antipathique, c'est vrai, mais ne pourrait-on reconnaître ses mérites à l'écrivain, à son intelligence, à sa vraie culture (qui n'est pas d'Internet) ? J'ai lu le reportage – il s'agit essentiellement d'un reportage, laissons de côté Tocqueville – et ce reportage m'a appris sur les États-Unis ce que ne me révèlent pas forcément les romanciers de là-bas. Sur les prisons par exemple. Sur les cultes farfelus de fermiers en costumes d'époque. Sur le goût muséal des Américains. Sur les prostituées « pas touche ». Sur les intellectuels aussi. Qui ne sont pas forcément démocrates, la réflexion politique s'exerçant plutôt à droite, chez les républicains et ces ex-trotskyistes déguisés en néo-conservateurs. Expansion et conquête de l'ouest, j'ai compris que ce sont de vieux rêves, que ce qui se donne à voir inciterait plutôt à penser dévastation, mort et décadence. N'en va-t-il pas de même du monde actuel en son ensemble ? B.H.L. est pro-américain sans être amoureux de l'Amérique, bien trop prudent pour prendre carrément parti. On ne lui en demandait pas tant. Il a une bonne vue, c'est l'essentiel.

J'en étais là de mes lectures quand est tombé dans mon jardin un gros obus, un ovni, une bombe peut-être. J'en ai fait le tour, avec prudence, tenté de voir comment c'était fabriqué. Une biographie ? Sans doute, mais l'auteur s'en défend. Le tableau d'une époque ? Mais l'auteur est trop jeune pour l'avoir connue. Outre qu'elle n'a interrogé personne. Seulement lu des correspondances. Or les gens dont parle Mme Angie David, il se trouve que je les ai approchées à peu près toutes dans mon jeune temps. Jean Paulhan, Dominique Aury, Thierry Maulnier, Edith Thomas, qui m'a accueilli chez elle dans une réunion titiste